

La feuille orthopédagogique

Bulletin publié par le Groupe LIRE, groupe de recherche de l'UQÀM

Volume 5, numéro 1

Janvier-février 2005

Éditorial

La réussite scolaire au centre du débat sur l'école

Gérald Boutin et Lise Bessette

Le thème de la réussite scolaire occupe aujourd'hui plus que jamais le devant de la scène éducative. Les pouvoirs publics mettent l'accent sur le succès de tous les élèves tout en sachant fort bien qu'il s'agit là d'une pure utopie, à moins qu'on veuille dire par là toute autre chose. Face aux nombreuses critiques que cette vision idyllique a suscitées, les responsables des réformes actuelles de l'éducation en sont venus à parler de «la réussite du plus grand nombre». Mais qu'en est-il au juste? Ne devrait-on pas parler de la réussite du plus grand nombre d'élèves compte tenu de leurs capacités et de leurs intérêts? En réalité, la réussite scolaire ne peut être dissociée de l'accès à la culture et à la connaissance. Curieusement, tout se passe comme si les enfants pouvaient tous accéder aux ressources susceptibles de leur assurer un développement maximal. Or, tel n'est pas le cas. La réussite n'est pas à la portée de tous les enfants, de tous les élèves : un nombre considérable d'obstacles se dressent entre l'idéal et la réalité. En ce qui concerne la pédagogie, deux grandes positions s'affrontent : celle qui préconise un retour aux «bonnes vieilles méthodes» et celle qui milite en faveur de l'abandon pur et simple des modes habituels de la transmission des connaissances au bénéfice de leur seule construction. Ne serait-il pas plus pertinent de se situer dans une perspective critique et dialectique plutôt que d'opter pour l'une ou l'autre de ces deux extrêmes?

Dans le dessein d'y voir un peu plus clair, il nous paraît indispensable d'attirer l'attention sur les grands paramètres qui sous-

tendent cette réussite scolaire tant souhaitée et pourtant si difficile à atteindre. Citons à titre indicatif : (a) l'acquisition des bases indispensables à la réussite; (b) l'accès aux moyens, méthodes et techniques qui favorisent ou sont susceptibles de favoriser la réussite scolaire, et enfin (c) la mise en place de dispositifs d'évaluation pertinents et respectueux des progrès effectués par les élèves tous niveaux confondus.

L'acquisition de bases indispensables à la réussite

L'opposition radicale que font les réformateurs entre l'école traditionnelle et l'école nouvelle ne sert à la limite qu'à contribuer au durcissement des positions. Tout bien considéré, on devrait pouvoir s'entendre de part et d'autre sur la nécessité d'aider les élèves à acquérir le plus tôt possible les capacités indispensables à l'acquisition du savoir : que sont les 3 Rs, (lire, écrire et compter, comme disent les Américains). Entendons-nous bien, il ne se s'agit pas de s'en tenir à un minimum, à une approche qui ne serait que fonctionnelle et délaisserait les dimensions culturelles. Comment peut-on espérer pouvoir permettre aux élèves de s'inscrire dans des projets sans détenir les habilités de base nécessaire pour les mener à bien? Le danger à l'heure actuelle, notent plusieurs observateurs, consiste à prolonger la maternelle au premier cycle du primaire, à retarder les apprentissages formels le plus tard possible sous le prétexte fallacieux que l'École doit être ludique à tout prix. Cette façon de concevoir les choses finit par donner aux

élèves une fausse idée de la part qui leur revient. Ils sont pour ainsi dire invités à ne pas développer le goût et l'habitude de l'effort.

L'accès aux méthodes, techniques et procédés qui favorisent la réussite scolaire

Il est essentiel que les élèves puissent disposer d'une multitude de techniques, de méthodes et de procédés pédagogiques adaptés à leurs besoins. Dans cette optique, il est de plus en plus demandé aux enseignants d'élaborer leurs propres «ou-tils» pédagogiques. Une telle prescription a des limites réelles car les enseignants, en dépit de leur bonne volonté, ne sauraient se substituer aussi entièrement aux auteurs de manuels et de matériel scolaires. Certes il convient d'adapter la pé-dagogie aux élèves et non l'inverse. Par ailleurs, il est tout à fait utopique de procéder à la mise en place d'une approche individualisée, compte tenu du nombre d'élèves par classe et de leur hétérogénéité. Faut-il rappeler que la pédagogie différenciée existe depuis fort longtemps mais elle ne saurait être considérée comme une panacée. Tout le monde sait que les élèves n'apprennent pas tous au même rythme et qu'il importe de varier les façons dont on intervient auprès d'eux.

La mise en place de dispositifs d'évaluation pertinents et respectueux du progrès des élèves

La question de l'évaluation des apprentissages représente très souvent le talon d'Achille des réformes de programmes

scolaires. Là encore, il faut user de discernement. C'est ainsi qu'un usage trop exclusif du portfolio risque de ne pas contribuer suffisamment à la préparation des élèves aux examens ministériels ou autres. Il en va de même de l'auto-évaluation et de l'évaluation par les pairs. L'apport de ces approches «dites nouvelles» n'est certes pas négligeable, loin de là. Reste néanmoins que la logique de la pédagogie «innovante» est souvent contredite par le système éducatif qui la préconise. Qu'on le veuille ou non, l'évaluation des apprentissages des élèves ne saurait être traitée de façon superficielle. Comment peut-on admettre, par exemple, le peu d'attention que portent les autorités éducatives au désarroi des parents qui n'arrivent pas à saisir quelles sont les difficultés que rencontrent leurs enfants tant les bulletins scolaires qui leur sont adressés sont indéchiffrables, prenant même des formes tout à fait biscornues. Une enquête récente (Le Soleil, 5 novembre, 2004) révèlent que 77% des parents sont insatisfaits de méthodes d'évaluation des apprentissages. Cela se passe de commentaires!

Conclusion

Le débat sur la question de la réussite scolaire, en lien avec la réforme en cours, commence à peine à s'amorcer de façon substantielle. Les responsables des réformes des systèmes éducatifs ont eu trop tendance à ignorer des problèmes pourtant bien réels (pauvreté, difficultés de comportement et autres) qui ont tous une influence déterminante sur la réussite scolaire. De plus certaines politiques administratives audacieuses, dont celles qui concernent l'abolition du redoublement et la promotion automatique, sont loin d'être accompagnées d'un train de mesures qu'elles exigeraient. A contrario, il est de notoriété publique

que l'aide aux enfants en difficultés se révèle tout à fait insuffisante à l'heure actuelle, même en ce qui concerne les milieux dits défavorisés. Les enfants ne sont donc pas tous égaux face à l'École. Certes, personne ne saurait être porté à rejeter le fait qu'il faut donner à tous la possibilité de réussir leurs études : reste néanmoins que cela ne saurait se faire en abaissant les critères de réussite au point de ne plus exiger des élèves qu'un minimum d'efforts. On le voit bien, il faudrait interpréter la notion de réussite du plus grand nombre en se référant aux capacités réelles des élèves et non à une quelconque conception laxiste de l'éducation. L'adhésion inconditionnelle à l'approche par compétences risque fort de conduire au rejet de la transmission des connaissances. Sans doute, il existe des apprentissages qui doivent prendre place en temps utile. C'est celui de la lecture, par exemple, sans laquelle tout apprentissage ultérieur ne peut qu'être mis en péril. Bref, il semble bien difficile de parler de la réussite scolaire sans tenir compte des acquis, des capacités et des intérêts de chacun, et enfin de la nécessité de faire face aux attentes de la société. Certains élèves peuvent accéder à une culture de haut niveau alors que d'autres, faute de mieux, doivent se contenter d'un socle de compétences minimales qui ne leur donneront accès qu'à des métiers dit techniques. Le déploiement de l'école privée au détriment de l'école publique au cours des dernières années est bien évidemment le signe d'un malaise qu'on ne saurait passer sous silence. Il ne saurait être question de revenir en arrière mais bien d'encourager le plus possible la personnalisation des apprentissages. Il ne faut surtout pas oublier les exigences et les attentes des institutions d'enseignement supérieurs et de la société. L'École ne vit pas dans un no man's land....

Les méthodes d'apprentissage de la lecture : toujours en discussion...

Dans un article paru dans La Presse, le 15 juillet 2004, sous le titre «*Les aptitudes de lecture des jeunes Québécois*», Claude Picher affirme: «*Contrairement à une opinion assez largement répan-*

due, les aptitudes de lecture des jeunes Québécois sont parmi les plus élevées au monde. C'est ce que montre une étude réalisée par le professeur J. Douglas Willms et publiée hier par

Statistique Canada. L'auteur est une sommité dans le monde canadien de l'éducation; directeur de l'Institut canadien de recherche en politiques sociales, titulaire de la chaire de recherche en développement humain de l'Université du Nouveau-Brunswick, il a publié de nombreux ouvrages sur la performance des réseaux d'éducation. »

Cela n'empêche pas, à la rentrée scolaire, une professeure de l'Université de Montréal, madame Régine Pierre de relancer le vieux débat quant aux méthodes de lecture. Madame Pierre soutient qu' «*Au Québec, on n'a pas encore compris l'importance que revêt l'apprentissage de la lecture et de l'écrit autant pour le développement personnel que pour le développement de la société. Il y a pourtant un lien direct entre la "littératie" et le développement d'une société et d'un État*».

Madame Pierre dénonce la méthode d'enseignement de la lecture dans un article paru en première page du journal de l'Université de Montréal, Forum, sous la signature de Daniel Baril : «*Aucune recherche empirique ne soutient cette approche fondée sur des mythes et qui confond lecture et compréhension, affirme haut et fort Régine Pierre. Toutes les recherches dans le domaine démontrent que les enfants procèdent naturellement et instinctivement par décodage. Contrairement à la théorie de Goodman, les enfants qui réussissent le mieux en lecture sont ceux qui maîtrisent le décodage, alors que les lecteurs faibles en sont incapables.*»

Madame Pierre affirme qu' «*À la fin de la première année, tous les enfants utilisent des stratégies de décodage mais à des degrés divers, a-t-elle remarqué. Les mauvais lecteurs sont ceux qui recourent le plus aux stratégies d'anticipation, à la base du modèle du whole-language. Et contrairement à ce que soutenait Goodman, les enfants n'arrivent pas à anticiper des mots qu'ils sont incapables de lire.*»

La discussion est relancée...

Réplique à Madame Pierre

par Jean-Paul Martinez et Sylvie Amgar*

(Ce texte a été envoyé à Madame Pierre d'abord puis aux grands journaux montréalais pour publication)

Nous venons de prendre connaissance de l'article de Mme Pierre (La Presse, 1er septembre 2004). Nous sommes partagés entre le rire et l'inquiétude.

Rire, car cette chercheuse fait partie du club privé qui veut que le décodage, (déchiffrage en français) soit la mécanique de la lecture, mais les méchants enseignants résistent, et c'est fort bien. Inquiétude, car comment peut-on être chercheuse et occulter les études et les enquêtes qui montrent que les jeunes québécois sont parmi les meilleurs lecteurs sinon les premiers des pays développés loin devant la France, la Suisse et les États-Unis(PISA, 2002, 2004; Boisvert, La Presse 31 Août 2004).

Cela précisé, il est certain que les jeunes lecteurs doivent maîtriser le déchiffrage, dans la mesure où ils savent pourquoi ils le font, même de façon isolée. Rappelons que l'isolation de la stratégie doit prendre un sens (liste d'épicerie, ingrédients pour une recette, menu etc.).

La lecture repose sur un ensemble de stratégies dont le déchiffrage et la devinette font partie. Ainsi, si «*Le funambule marche sur un fil suspendu.*» l'enfant soit le déchiffre et alors le sens sera proposé ou il le devinera et le déchiffrage sera suggéré par l'enseignant. Grâce au contexte (la phrase). ce mot difficile à prononcer se lira plus facilement car il s'appuiera non seulement sur le sens mais aussi sur les signes écrits.

Lire, c'est autant comprendre que constater que l'on ne comprend pas, à plus forte raison si *funambule* est isolé, syllabisé, l'enfant le déchiffre péniblement, ne le comprendra pas et l'oubliera. On dira alors que l'enfant est

inattentif, qu'il a un déficit de l'attention ou qu'il est dyslexique.

Mais revenons aux propos de Mme Pierre qui prétend que «*le modèle de lecture québécois est abandonné presque partout*». Oui, peut-être mais cela reste à démontrer. Devons nous délaisser une approche en lecture qui fait de nos enfants les meilleurs des pays industrialisés? Et faire comme les français de l'Observatoire national de la lecture qui prône le B A BA avec les piètres résultats que l'on connaît?

Au Québec, nous réussissons malgré la pauvreté de nos bibliothèques et le manque de ressources pédagogiques...

La lecture repose sur un ensemble de stratégies...

Dans les recherches que nous menons sur les difficultés de lecture depuis des décennies (Martinez, 1980, 1986; groupe LIRE, 1990, 1994, 1998, 2000, 2002, 2003, 2004), nous observons que la majorité des mauvais lecteurs se focalisent sur le déchiffrage, la seule stratégie qu'ils connaissent, sans la dépasser et cela malgré des exercices répétitifs.

Un autre fait têtue, confirmé par toutes les recherches sérieuses, montre que les élèves en difficultés de lecture sont en majorité issus de milieux culturellement et économiquement défavorisés où la lecture n'existe pas. Le drame,

c'est que pour ces mauvais lecteurs on applique la méthode prônée par madame Pierre avec les résultats désastreux que l'on connaît. Ces mêmes élèves se retrouvent ensuite dans les centres pour adultes analphabètes, la boucle est bouclée. (Martinez 2004).

Le problème n'est pas tant dans l'application d'une stratégie ou d'une autre, c'est de le faire de façon isolée, hors contexte et sans vrais livres. En effet, il y a de mauvais lecteurs devineurs (méthode globale), peu selon nous, et des déchiffreurs impénitents (méthode syllabique), la majorité ou ceux qui isolent les stratégies (méthode mixte). Ainsi, on voit bien que le débat sur les méthodes de lecture est stérile, dépassé et contre productif.

En conclusion, arrêtons d'apprendre à lire aux enfants en déchiffrant ou en globalisant et apprenons leur le sens du mot lire : Lire, c'est comprendre un message écrit (signes). Pour cela, l'enseignant doit mettre à la disposition de l'enfant une panoplie de stratégies qui lui permettront d'être un lecteur autonome et efficace comme le propose le programme québécois.

Jean-Paul Martinez Ph D - HDR est professeur au Département d'éducation et de formation spécialisées de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Montréal. Il est directeur du Groupe LIRE.

Sylvie Amgar est orthopédagogue et chargée de cours à l'UQAM. Elle est membre du Groupe LIRE.

V	d	d			
Ma					
		a	a	d	ac d
d	a		a	d	a c .

